



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

Romaniser la Nation et nationaliser la romanité : l'exemple de l'Italie

Philippe Foro



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1325>

DOI : [10.4000/anabases.1325](https://doi.org/10.4000/anabases.1325)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 105-117

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Philippe Foro, « Romaniser la Nation et nationaliser la romanité : l'exemple de l'Italie », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1325> ; DOI : [10.4000/anabases.1325](https://doi.org/10.4000/anabases.1325)

© Anabases

Romaniser la Nation et nationaliser la romanité: l'exemple de l'Italie

PHILIPPE FORO

ROMANISER la Nation et nationaliser la romanité. Avouons d'entrée l'influence qui participa au choix de cette formule. La formule d'origine a été utilisée sous la Restauration. En décembre 1817, durant le débat sur la libéralisation de la presse et répondant à une interpellation de Joseph de Villèle, un des chefs du parti ultra-royaliste à la Chambre des députés, Elie Decazes, ministre de l'Intérieur du cabinet Richelieu, expliqua le principe guidant le gouvernement et le roi Louis XVIII: «Royaliser la nation et nationaliser le royalisme, voilà surtout en quoi ce système consiste.»¹ Paraphrasant quelque peu la formule, nous la reprenons à notre compte à propos de l'utilisation de la romanité dans la construction et la valorisation de l'idée nationale en Italie. Celle-ci a la particularité d'avoir une antique civilisation et d'avoir connu une construction nationale récente (le royaume d'Italie est proclamé le 17 mars 1861 et Rome ne devint capitale qu'après l'entrée des troupes royales, le 20 septembre 1870, suite au retrait de la garnison française qui protégeait le souveraineté du pape Pie IX). Or, alors que cette unité nationale avait été initiée par des hommes du nord de la péninsule, le mythe de la Rome antique comme référence historique est largement utilisé. Elle n'était pas évidente d'emblée ou, du moins, pouvait être concurrencée. Observons le chant patriotique, *Fratelli d'Italia*, écrit par le jeune patriote génois Goffredo Mameli à l'automne 1847, mis en musique l'année suivante au moment de l'explosion révolutionnaire de 1848, peu de temps avant que son auteur ne trouve la mort des suites de ses blessures, le 6 juillet 1849, en défendant la République romaine. Il est clairement fait allusion à l'histoire romaine dans le premier paragraphe:

¹ Cité in E. DE WARESQUIEL et B. YVERT, *Histoire de la Restauration (1814-1830). Naissance de la France moderne*, Paris, Perrin, 1996, p. 197.

«Frères d'Italie,
L'Italie s'est réveillée.
Du casque de Scipion,
Elle s'est couverte la tête.»

Mais l'allusion au vainqueur d'Hannibal à Zama, en 202 avant J.-C., est la seule qui soit explicitement romaine. Par la suite, les paroles de ce qui devint l'hymne italien, en 1946, évoquent la victoire de la Ligue des communes lombardes sur l'armée de l'empereur germanique Frédéric Barberousse, le 29 mai 1176, les Vêpres siciliennes du lundi de Pâques 1282, à Palerme, contre les Français, le sacrifice de Ferruccio dans Florence assiégée par les troupes de Charles Quint, en 1530, afin de rétablir les Médicis, le geste du jeune Génois Balilla qui déclencha le soulèvement de sa ville contre la garnison autrichienne qui l'avait occupée en 1746, durant la guerre de Succession d'Autriche. Mameli avait pris en compte la diversité italienne de l'époque du Printemps des Peuples² au travers d'exemples historiques qui concernaient la Rome antique, la Lombardie et la Sicile médiévales, la Florence du XVI^e siècle et la République de Gênes du XVIII^e.

Il n'en reste pas moins que le mythe de Rome est sans doute le plus fort. Giuseppe Garibaldi s'en expliqua dans ses Mémoires:

«Loin de s'amoindrir, mon amour pour Rome s'est accru par l'éloignement et par l'exil. Souvent, bien souvent, de l'autre côté des mers, à trois mille lieux d'elle, je demandais au Tout-Puissant de la revoir. Enfin, Rome était pour moi l'Italie, parce que je ne vois l'Italie que dans la réunion de ses membres épars, et que Rome est pour moi le seul et unique symbole de l'unité italienne.»³

À la suite de la proclamation de l'État unitaire, celui-ci s'est organisé selon un modèle centralisateur, au point que l'on a pu parler de «piémontisation» de la péninsule, et sur la volonté de faire de Rome la capitale du royaume. «J'ai dit, Messieurs, et j'affirme encore que Rome, Rome seule, doit être la capitale de l'Italie.»⁴ Ainsi s'exprime Cavour devant les députés italiens réunis à Turin quelques jours après la proclamation du royaume. Certes, le président du Conseil prend soin d'expliquer que cela doit s'opérer de concert avec la France et sans asservir l'Église. Il n'en reste pas moins que le principe est clairement exprimé: Rome doit être le centre du pouvoir de l'État unitaire. L'installation de la monarchie des Savoie dans la Ville Éternelle correspondit en partie avec une assimilation de l'Antiquité romaine à l'idéologie nationale. Cela avait le premier avantage de fournir une prestigieuse

² À la veille de la guerre de Libération de 1859, et malgré un début de simplification du congrès de Vienne qui ne rétablissait pas les républiques de Venise et de Gênes, l'Italie comptait neuf États : le royaume lombardo-vénitien sous administration autrichienne, les royaumes de Piémont-Sardaigne et des Deux-Siciles, les duchés de Parme, Modène, Lucques, le Grand Duché de Toscane, les États de l'Église, la république de San Marino.

³ Cité in H. HEYRIÈS, *Garibaldi, le mythe de la révolution romantique*, Toulouse, Privat, 2002, p. 18.

⁴ *Œuvres parlementaires du comte de Cavour*, Paris, 1862, p. 598.

référence au jeune royaume dans une cité marquée par l'Antiquité et par la papauté, celle-ci étant alors en conflit ouvert avec l'État italien, ce dernier étant considéré comme le spoliateur du patrimoine millénaire du Saint-Siège, support indispensable, aux yeux de l'Église, de son indépendance spirituelle. Second avantage, l'Antiquité romaine avait été le dernier moment d'une unité politique de la péninsule. La romanisation de celle-ci ne se fit pas sans difficulté et ce n'est qu'à la suite de la guerre sociale de 90-88 avant J.-C. que tous les hommes libres d'Italie jusqu'à la Cisalpine eurent la citoyenneté romaine, César l'accordant à ceux de la Cisalpine en 49 avant J.-C., la région étant officiellement réunie au reste de la péninsule par le second triumvirat en 42 avant J.-C.⁵ La dislocation du monde romain entama le très long processus de division territoriale de l'Italie, qui dura du VI^e siècle (division entre une Italie byzantine et une Italie lombarde) à 1861. Installé dans la Ville Éternelle, l'État unitaire voulut s'appuyer sur le prestige de la Rome antique, phénomène accentué pendant l'époque fasciste. Il y a une vingtaine d'années, nous aurions sans doute conclu à la fin de l'utilisation massive de la romanité dans l'esprit national italien après la Seconde guerre mondiale, la référence historique ayant été polluée par son utilisation fasciste. Or, le débat a connu un rebondissement avec l'affirmation politique de la Ligue du Nord qui, soucieuse de se détacher du modèle unitaire italien, remet fortement en cause le modèle romain au profit d'autres références historiques, que nous analyserons après avoir tout d'abord présenté les rapports à la romanité de l'Italie libérale et de l'Italie fasciste.

L'Italie de la monarchie des Savoie et la Rome antique

Le premier contact de la monarchie italienne avec Rome fut discret, surtout si on le compare avec la visite de l'empereur Charles Quint, dernier hôte prestigieux, en 1536. Ce dernier avait fait une procession triomphale au travers de la Ville. Ayant emprunté la *via Appia*, il entra par la porte Saint Sébastien où une inscription le surnommait le «troisième Africain», à la suite de Scipion l'Africain et de Scipion Emilien, destructeur de Carthage en 146 avant J.-C. (Charles Quint revenait d'une campagne victorieuse contre les Barbaresques à Tunis), et où une représentation de *Quirinius Pater* présentait une couronne impériale et une tiare pontificale. Il longea le Palatin par la *via San Gregorio*, passa sous les arcs de Constantin et de Titus, traversa le forum jusqu'à l'arc de Septime Sévère avant de monter sur le Capitole dont la place venait d'être aménagée par Michel Ange. Puis, il emprunta la *via Papalis* jusqu'à la basilique Saint Pierre⁶. À l'inverse, le roi Victor Emmanuel II avait pris son temps avant de venir officiellement à Rome. Il y passe quelques heures, le 31 décembre 1870, pour

⁵ Sur cette question, voir J.-M. DAVID, *La romanisation de l'Italie*, Paris, Aubier, 1994.

⁶ Une description du trajet emprunté par Charles Quint se trouve in J.-Y. BORIAUD, *Histoire de Rome*, Paris, Fayard, 2001, p. 255-256.

constater les dégâts causés par les inondations du Tibre, mais l'entrée officielle ne se fit que le 2 juillet 1871, avec le minimum de décorum et de protocole. Il avait été envisagé de reprendre une partie du parcours impérial de 1536 avec la traversée du Forum et la montée au Capitole, mais l'idée fut abandonnée, comme si le souverain de l'Italie unifiée hésitait à se comparer aux souvenirs des empereurs et des papes, à emprunter la trace de leurs pas. La monarchie des Savoie avait à prouver son prestige historique. Aux yeux du souverain, il convenait d'apparaître comme un roi-citoyen, image peu compatible avec la liturgie politique de Charles Quint. En fait, Victor Emmanuel II ne fut jamais en symbiose avec Rome. Dans une lettre en date du 2 août 1872, Quintino Sella, ministre des Finances, n'hésita pas à reprocher au souverain sa tiédeur envers Rome : « Votre Majesté donne le mauvais exemple : elle ne reste que quelques jours et rarement à Rome, et s'en va. Même le prince Humbert, je ne sais pour quelle raison, n'est pas revenu à Rome, où il a pourtant un commandement, après son voyage en Allemagne. »⁷ C'est avec le décès du roi, le 9 janvier 1878, que l'État italien, au travers de son plus haut représentant défunt, investit la Rome antique pour la mettre au service de l'esprit national, patriotique et dynastique. Plutôt que d'enterrer Victor Emmanuel II à la basilique de Superga à Turin, le gouvernement (en particulier le ministre de l'Intérieur Francesco Crispi) et le nouveau souverain Humbert I^{er} choisirent de faire du Panthéon le Saint Denis de la monarchie italienne (cf. planche 3, fig. 1). Temple antique dédié à tous les dieux, construit par Agrippa entre 25 et 27, reconstruit par Hadrien de 118 à 125, le Panthéon fut donné par l'empereur byzantin Phocas au pape Boniface IV qui en fit l'église *Santa Maria ad Martyres* en 609. Ainsi, un des lieux les plus prestigieux de l'Antiquité romaine est «nationalisé» au travers d'une commémoration nationale. Il convient cependant de remarquer que le parcours de la dépouille du souverain n'entra guère dans le cœur du pouvoir de la Rome des Césars. Parti du Quirinal, il passa par les rues du Quirinal et des Quatre Fontaines, la place Barberini, les rues du Triton, des Deux Abattoirs, la place d'Espagne, la rue du Babouin, la place du Peuple, le Corso, puis par la place du Collège romain et la rue *Piè di Marmo* jusqu'au Panthéon. Le 9 janvier 1884, la dépouille de Victor Emmanuel II fut déposée dans un grand tombeau de bronze, ce qui donna lieu à un véritable pèlerinage national au Panthéon, auquel participèrent environ 60 000 personnes⁸. Trois cortèges partirent de la gare Termini, de la place de l'Esquilin et de la place Barberini pour aboutir au Panthéon. Outre la dépouille de Victor Emmanuel II, vinrent également reposer dans le Panthéon le roi Humbert I^{er},

⁷ Cité in C. BRICE, «La Rome des Savoie après l'unité», in C. CHARLE et D. ROCHE (sous la direction de), *Capitales culturelles, capitales symboliques. Paris et les expériences européennes*, Paris, Publication de la Sorbonne, 2002, p. 135.

⁸ Sur le Panthéon comme lieu de pèlerinage national, voir B. TOBIA, *Una patria per gli italiani*, Roma-Bari, Laterza, 1991, p. 100-113. Une carte des funérailles de 1878 et du pèlerinage national de 1884 est reproduite p. 120-121. Autre historien italien à avoir analysé la constitution de l'idée de nation en Italie, E. GENTILE, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milan, Mondadori, 1997.

assassiné à Monza le 29 juillet 1900 par l’anarchiste Gaetano Bresci, et la reine Marguerite décédée en 1926.

De plus, des jours de fêtes officielles sont institués et célébrés dans des sites antiques. La fête du plébiscite, chargée tous les 2 octobre de célébrer le plébiscite du 2 octobre 1870, par lequel une large partie des électeurs romains approuvèrent l’annexion de leur cité au royaume d’Italie, avait une partie de ses festivités organisées dans les thermes de Caracalla, où les maîtres amenaient leurs classes participer à cette fête nationale de la monarchie de la Maison de Savoie. De même, le 21 avril était célébrée la fondation de Rome – célébration qu’amplifiera le régime fasciste – sur le Palatin avec également une participation des enfants des écoles⁹.

Les échecs de la Nation italienne, «les glorieuses défaites» selon l’expression de Mario Isnenghi¹⁰, sont également placés sous le patronage réparateur de Rome. Le 26 janvier 1887, une colonne italienne de 540 hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel De Cristoforis, est anéantie par les Éthiopiens à Dogali (433 morts, les autres soldats étant blessés). Le choc est certain dans l’opinion, du moins dans les élites, et provoque la chute du cabinet d’Agostino Depretis. Les autorités décident qu’une plaque commémorative soit installée sur la façade du palais sénatorial, sur le Capitole, avec l’inscription suivante¹¹ (cf. planche 3, fig. 2):

«S. P. Q. R.
Aux glorieux soldats de Dogali
Qui par leur insigne valeur dépassèrent la légende des *Fabii*
Rome grave une pierre au Capitole
Pour que cette colline Auguste
Qui rappelle au monde les vertus guerrières de nos pères
Recueille et consacre
Pour le réconfort et l’exemple de la patrie italienne
Les prémices des miracles nouveaux
XXVI janvier MDCCCLXXXVII/V juin MDCCCLXXXVII.»

Les soldats morts à Dogali sont ainsi comparés aux membres de la *gens* des *Fabii*, tués en 477 avant J.-C. par les soldats de la cité étrusque de Véies, sauf un seul qui permit la survie de la famille qui donna à Rome Fabius Cunctator, tenace adversaire d’Hannibal (l’épisode de 477 avant J.-C. est rapporté de manière épique par Tite-Live II, 50). En parallèle fut inauguré, le 4 mars 1887, devant la gare de Rome, un monument commémoratif qui utilisa un obélisque égyptien de l’époque de Ramsès II, retrouvé en 1883 à l’emplacement du temple d’Isis, dans le secteur de la *via San Ignazio* et de l’église *Santa Maria sopra Minerva* (cf. planche 4, fig. 1). L’utilisation de

⁹ Sur ces questions, se reporter à I. PORCIANI, “Fêtes et célébrations dans les trois capitales italiennes”, in C HARLE et ROCHE, *Capitales culturelles*, p. 45-59.

¹⁰ M. ISNENGI, “Le glorieuse disfatte”, *Mélanges de l’École française de Rome* 109 (1997), p. 21-34.

¹¹ Reproduite in A. GIARDINA et A. VAUCHEZ, *Rome, l’idée et le mythe du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Fayard, 2000, p. 152.

ce monument d'origine africaine n'est sans doute pas innocente, surtout agrémenté de l'inscription S P Q R. Dans son allocution, le prince Torlonia, maire de Rome, fit référence à l'esprit de la Ville :

« Rome, l'historique Métropole, sûre de se faire l'interprète du sentiment universel, associe à cet heureux événement (la célébration du Statuto le jour même) le souvenir du généreux sang italique [...]. La cité immortelle, qui trempa l'épée dans les guerres puniques, remet à l'histoire, à la piété et à l'exemple des présents et des futurs, ce monument. »¹²

Par contre, le désastre d'Adoua de 1896 n'entraîna pas de symbolisme antique, mais provoqua, outre la chute politique de Francesco Crispi, promoteur de l'expédition éthiopienne, un repli du nationalisme italien pendant une dizaine d'années.

Un effort tout particulier fut effectué pour romaniser la Nation par l'édification d'un monument à la gloire du premier roi de l'Italie unifiée¹³. D'abord proposé par la municipalité de Rome, le projet de la construction d'un monument à la gloire de Victor Emmanuel II (cf. **planche 4, fig. 2**) fut repris par l'État en la personne d'Agostino Depretis qui lança un concours chargé de retenir le projet qui apparaîtrait le plus pertinent. En 1884, le projet de Giuseppe Sacconi fut retenu, et les travaux débutèrent le 22 mars 1885. L'emplacement choisi plaçait le monument dédié au roi de l'Unité au cœur de la Rome antique. L'Autel de la Patrie (appelé également *il Vittoriano*) s'élève sur le flanc nord du Capitole, sur la colline la plus sacrée de la Rome antique et à peu de distance du Forum et des sites des forums impériaux. Le monument à Victor Emmanuel II, inauguré le 4 juin 1911, année du cinquantième anniversaire de l'Unité italienne, assumait à son profit le passé prestigieux de Rome, y compris dans sa monumentalité qui peut donner une idée de la grandeur de certains monuments officiels antiques, tout en étant un hymne à la Nation italienne. Au centre de l'édifice, la statue équestre de Victor Emmanuel II, au-dessous de laquelle se dresse une statue de Rome vers qui convergent les cortèges du Travail et de l'Amour patriotique. La frise sous le cheval du souverain représente de manière allégorique les grandes villes italiennes. En bas du monument, les deux fontaines symbolisent les mers Tyrrhénienne et Adriatique. En haut, les chars représentent l'unité et la liberté de l'Italie. Entre les chars, une corniche décorée par les représentations des régions italiennes¹⁴.

L'inauguration de 1911 correspondit, et ce ne fut pas un hasard, avec une grande exposition sur la civilisation romaine et les découvertes archéologiques faites à Rome

¹² Cité in L. BERGGREN et L. SJÖSTEDT, *L'ombra dei grandi. Monumenti e politica monumentale a Roma (1870-1895)*, Rome, Artemide edizioni, 1996, p. 141.

¹³ Sur le Vittoriano, voir la belle étude de C. BRICE, *Monumentalité publique et politique à Rome. Le Vittoriano*, Rome, École française de Rome, 1998; d'autre part, B. TOBIA, *L'Altare della Patria*, Bologne, Il Mulino, 1998.

¹⁴ La symbolique nationale du monument fut accentuée par le dépôt, le 4 novembre 1921, de la dépouille du soldat inconnu.

depuis l'installation de l'État unitaire dans la Ville Éternelle. Cette exposition fut installée dans les thermes de Dioclétien, lieu d'accueil du musée national romain depuis 1889¹⁵. Le discours de Rodolfo Lanciani, archéologue et président du comité d'organisation de l'exposition, montre l'assimilation voulu entre l'héritage de Rome et l'Italie contemporaine par l'utilisation d'un « nous » sans équivoque.

« On y verra que tous ces pays, qui étaient dans l'Antiquité des provinces, sont encore gouvernées par les lois romaines et que leurs habitants foulent encore de leur pieds des routes que nous avons construites, franchissent les montagnes par des cols que nous avons ouverts, les fleuves par des ponts que nous avons jetés, boivent les eaux que nous avons apportées, cherchent la santé par les sources qui aujourd'hui encore alimentent les thermes que nous avons construits et trouvent refuge pour leurs navires, dans la paix comme dans la guerre, dans les ports que nous avons fondés. »¹⁶

Ainsi, la référence plus ou moins affirmée à la Rome antique durant les vingt dernières années du XIX^e siècle et le début du XX^e, offre l'avantage pour la monarchie unitaire de se référer à la période antique en « évacuant » l'autre Rome, l'autre capitale, celle de l'Église. Les patriotes du *Risorgimento* reconnaissent à la Rome catholique des mérites unificateurs mais seulement « jusqu'à ce que les papes aient trahi leur mission »¹⁷ et soient devenus des obstacles à la réalisation de l'unité nationale. De plus, le jeune État italien est en conflit de légitimité à propos de la Ville Éternelle dont le Saint-Siège s'estime spolié depuis l'entrée dans Rome des troupes royales, le 20 septembre 1870 (le *Non expedit*, interdiction faite aux catholiques depuis 1874 de participer aux élections afin de ne pas cautionner le nouvel État, n'est officiellement aboli qu'en 1919, par Benoît XV, même s'il avait été assoupli pour les scrutins de 1909 et de 1913).

L'archéologie elle-même devient un enjeu national pour le jeune État. D'un côté, le Saint-Siège favorise l'archéologie chrétienne avec l'inauguration du musée chrétien du Latran par Pie IX, en 1854, la création du *Bulletin d'archéologie chrétienne* en 1863, la publication en 1863, 1867 et 1877 des trois volumes de *Roma sotterranea* présentant les travaux de Gian Batista De Rossi sur les catacombes de Rome. De l'autre côté, par décret royal, sont créées la Surintendance pour les fouilles et pour la conservation des monuments de la province de Rome, en 1870, et l'École italienne d'archéologie, en 1875, afin de concurrencer les archéologues allemands et français (l'École française de Rome est fondée en 1873). Le passé antique de Rome ne doit pas

¹⁵ De nos jours, de nombreuses reproductions de l'exposition archéologique de 1911 se trouvent au musée de la Civilisation romaine à l'EUR. Il se trouve que l'année 1911 est également celle des débuts de la guerre de Libye qui opposent Italiens et Turcs pour la possession de cette province de l'Empire ottoman. La romanité fut mise à contribution pour légitimer la présence italienne en terre d'Afrique.

¹⁶ Cité in D. MANCIALI, *Dalla mostra al museo. Dalla mostra archeologica del 1911 al museo della civiltà romana*, Rome, 1983, p. 53.

¹⁷ G. MAZZINI, « L'Italie, l'Autriche et le pape », *La Revue indépendante*, 10 septembre 1845.

seulement être étudié par les savants étrangers. Il y va du prestige de la Nation italienne. À partir des années 1870, les chantiers de fouilles se multiplient. En 1875 commence le dégagement des vestiaires du Colisée. Le Palatin devient un lieu d'importantes fouilles sous la direction de Pietro Rosa qui avait déjà dirigé des travaux dans les années 1860 à la suite de l'achat du Palatin par Napoléon aux Bourbons de Naples. Elles permirent l'exploration du monument improprement appelé «stade de Domitien», des constructions sévériennes de l'angle sud-est de la colline, du Paedagogium. À partir de 1907, Domenico Vaglieri puis Giacomo Boni entamèrent des travaux dans la zone de la *casa Romuli* et sous le palais de Domitien (découverte de la maison des Griffons, de la salle isiaque, de vestiges de la *Domus transitoria*). Les objets, peintures murales, fragments de sculptures découverts sont déposés dans l'Antiquarium, installé dans la Villa Mills.

Le Forum est aussi largement fouillé de 1870 à 1885, sous la direction de Pietro Rosa, Giuseppe Fiorelli et Rodolfo Lanciani. Furent totalement ou partiellement fouillés la basilique Julienne, les temples de Castor et Pollux, de César et de Vesta, la maison des Vestales, l'aire centrale du Forum, la *via Sacra* entre le temple d'Antonin et de Faustine et la basilique de Maxence. Ces travaux permirent à Rodolfo Lanciani de publier des résultats qui ressemblent à un communiqué militaire de victoire.

«Entre février et avril 1882, furent fouillées, transportés et déchargés plus de 10200 mètres carrés de terre et mis à jour 2800 mètres carrés de sol antique: on retrouva 26 inscriptions et pas mal de vestiges de monuments [...]. Pour la première fois depuis la chute de l'Empire romain, on pouvait parcourir l'entier tracé de la *via Sacra*, depuis son début jusqu'au Capitole.»¹⁸

En 1898, Giacomo Boni est nommé à la tête du chantier de fouilles du Forum (il y resta jusqu'à sa mort en 1925). L'année suivante, on y découvre le Lapis Niger, la pierre noire installée par César à l'emplacement du Volcanal, vieux sanctuaire de Vulcain, plutôt que de la tombe de Romulus¹⁹.

L'archéologie italienne bénéficie des soins de l'État qui voit en elle, outre l'aspect de science historique, une source de prestige national et international. Se succèdent sur les chantiers de fouilles la famille royale, les ministres, les hôtes internationaux, les enfants des écoles à qui on apprend la grandeur de Rome, du passé antique et de l'Italie contemporaine.

Si l'État italien cherche à enraciner son histoire dans le passé de Rome, le prestige antique de la Ville est, d'une manière qui n'est qu'en apparence contradictoire, utilisé par les adversaires de l'Italie libérale qui en critiquent

¹⁸ Cité in C. MOATTI, *À la recherche de la Rome antique*, Paris, Gallimard, "Découvertes", 1989, p. 124.

¹⁹ Pour une évaluation des fouilles de la fin du XIX^e siècle, on peut se reporter à P.ROMANELLI, *Il Palatino; Il Foro romano*, Rome, Istituto poligrafico e zecca dello Stato, Libreria dello Stato, 1971-1981.

l'étroitesse, la mesquinerie politique, le manque d'ambition extérieure, bref ce qu'ils appellent *l'Italietta* d'Agostino Depretis et Giovanni Giolitti. Rendant compte de l'attitude de Giosuè Carducci à l'époque de «la dictature parlementaire» de Depretis (entre 1881 et 1887), Benedetto Croce écrit à propos de l'auteur des *Odes barbares* :

«Giosuè Carducci secouait à cette époque toute cette humanité mesquine. Il se rendait à Rome de temps à autre; il se réfugiait dans la contemplation des monuments de l'*Urbs*, honnissant le spectacle de la vie politique et des querelles qu'il entendait autour de lui dans la capitale.»²⁰

Le courant nationaliste renvoie la grandeur des Romains antiques aux dirigeants italiens qui sont, à leurs yeux, coupables de se contenter d'être à la tête de la plus petite des grandes puissances européennes. La pièce d'Enrico Corradini, *Giulio Cesare*, écrite en 1902, est l'antithèse du parlementarisme italien et des pratiques politiques que perfectionne Giolitti avec le «transformisme» qui vise à intégrer les diverses oppositions (en particulier socialiste et catholique) pour aboutir à une modération générale et à de tièdes compromis vomis par les tenants d'un nationalisme régénérateur et impérialiste²¹. De même, le poète Filippo Marinetti et les futuristes, dont il est quelques peu le «père spirituel» avec le Manifeste de 1909, s'ils ont une propension à envisager Rome comme le symbole d'un passé poussiéreux qu'ils vouent aux gémonies, soulignent également le contraste entre le prestige historique de la Ville et le manque d'ambition de l'Italie libérale et bourgeoise qui ne se reconnaît guère dans le principe affirmé par le futurisme que la guerre «est la seule hygiène du monde»²². Avec le fascisme, la Nation allait par contre trouver dans l'Antiquité romaine l'essentielle valeur de référence.

La Nation fasciste: l'apogée de l'héritage romain

L'époque fasciste marqua sans doute l'apogée de la nationalisation de la romanité et de la romanisation de la Nation. Pour sa part, le système politique relativement libéral et parlementaire de l'Italie d'avant la Marche sur Rome avait plus de mal à s'identifier à une République oligarchique ou à un Empire au pouvoir personnel. Sur le plan idéologique et de la pratique du pouvoir, le régime fasciste avait plus de facilité à se référer à la Rome antique qui offrait maints exemples de puissance militaire et politique, de pouvoir fort, de chefs charismatiques, de développement de l'idée d'Empire. Les réticences n'entravent pas le fascisme. Le discours fasciste rompt

²⁰ B. CROCE, *Histoire de l'Italie contemporaine (1871-1915)*, Paris, Payot, 1929, p. 31 (traduction de l'édition italienne de 1927).

²¹ Voir P. COLOMBIANI, «Le mythe de Rome chez le nationaliste Enrico Corradini», in *Rome. Mythes et symboles*, P.R.I.S.M.I., université de Nancy, 2 (2001 [=2003]), p. 223-239.

²² Sur Marinetti et Rome, voir J.-P. BAREIL, «Le mythe de Rome chez Marinetti. Emploi et contre-emploi du mythe», in *Rome, mythes et symboles*, p. 205-221.

totallement avec ce qui pouvait rester d'une Rome provinciale, capitale d'une puissance moyenne. Comme l'écrit Alberto Caracciolo: «La rhétorique impériale et romaine se détache donc définitivement, chez Mussolini, de la réalité locale et des intérêts effectifs de la capitale.»²³ Alors que l'Italie fasciste subissait de plus en plus les conséquences de la Seconde guerre mondiale, Mussolini n'affirmait-il pas devant la Chambre des Faisceaux et Corporations, le 2 décembre 1942 :

«Je ne dis pas que coule dans nos veines tout le sang qui coulait dans les veines des anciens Romains, mais il est certain que nous sommes le peuple dans les veines duquel coule la majeure partie du sang des anciens Romains. Et nous le démontrerons.»²⁴

En fait, la romanité offrait – paradoxe chronologique – une «vision du futur»²⁵ en donnant au fascisme un objectif idéal à réaliser, une référence prestigieuse avec laquelle le régime, seul dans ce cas à ses yeux dans l'histoire de l'Italie, pouvait se comparer. D'ailleurs, dans l'esprit du Duce, le lien entre romanité et fascisme allait de soi par une relation quasi-mystique. C'est ce qu'il proclama dans une allocution du 13 septembre 1933.

«Il ne se passe pas un jour sans que revienne à la lumière quelque témoignage de la grandeur de Rome. La terre semble impatiente de restituer les vestiges de ce qui a été l'empire le plus vaste de l'histoire. Pourquoi nier l'existence de quelque chose de mystérieux dans le fait que ces découvertes dans tous les coins d'Europe coïncident avec le temps du fascisme qui a repris les symboles de Rome et indique au peuple italien les vertus qui firent de Rome une cité dominatrice et puissante.»

Si l'on se place dans l'optique idéologique et politique du pouvoir fasciste, l'histoire romaine offre de multiples avantages vis-à-vis de la Nation italienne. D'abord, le rappel du cadre unitaire que fut l'époque romaine, pour la péninsule, aux yeux d'un régime qui fait de l'unité une mystique. Même raisonnement vis-à-vis de l'image que renvoie l'histoire de Rome en terme d'État et de droit. Lors de la cérémonie d'officialisation de l'annexion de l'Albanie à l'Italie, le 13 avril 1939, Achille Starace, secrétaire du Parti National Fasciste, précise, dans la lecture de la motion adoptée par le Grand Conseil du fascisme, que l'Albanie passe sous la protection des lois italiennes, et Mussolini d'ajouter dans son allocution «qu'aujourd'hui comme hier, Rome dit le droit». D'autre part, l'Antiquité romaine propose à la Nation italienne des analogies entre Mussolini et plusieurs chefs «césariens». Plus que Sylla, malgré la biographie que lui consacra en 1936 Carolina Lanzani, ce furent surtout César et Auguste. La traversée du Rubicon en 49 avant J.-C. n'est-elle pas la préfiguration de la Marche sur Rome de 1922? La lutte contre le

²³ A. CARACCILO, *Roma capitale. Dal Risorgimento alla crisi dello Stato liberale*, Rome, Editori Riuniti, 1999, p. 299.

²⁴ Les citations de Mussolini sont tirées des volumes des *Opera omnia* publiés par La Fenice à Florence entre 1951 et 1963.

²⁵ Formule reprise du titre d'un article de P. MILZA, "Le fascisme italien et la vision du futur", *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1984, p. 47-54.

Sénat menée par César n'est-elle pas le combat de Mussolini contre le parlementarisme bourgeois? Qui plus est, César et Auguste furent de grands bâtisseurs, des conquérants, des fondateurs d'Empire, toutes fonctions que souhaite jouer le Duce sur la scène de l'Histoire (proclamation de l'Empire le 9 mai 1936, dégagement des Forums impériaux et inauguration de la *via dell'Impero* le 28 octobre 1932, dégagement du théâtre de Marcellus, dégagement du mausolée d'Auguste et inauguration de la *piazza Augusto imperatore*, le 23 septembre 1938, avec l'installation de l'*Ara Pacis* d'Auguste qui vient clore l'année du bimillénaire d'Auguste, célébrée en grand pompe par le régime...) ²⁶. Si le peuple romain a bénéficié de la conduite de grands Romains, la Nation italienne bénéficie de celle de Mussolini, le nouveau César. La fin du fascisme italien et les malheurs qui l'accompagnèrent jetèrent, au final, l'opprobre sur les concepts de romanité, de Nation, voire d'État. Ainsi, l'inauguration, en 1955, du musée de la civilisation romaine à l'EUR n'eut pas de relents impériaux et nationalistes.

La Ligue du Nord ou la lutte contre l'impérialisme de Rome

Or, l'émergence de la Ligue du Nord a relancé le débat sur les origines historiques de la Nation italienne ²⁷. C'est en 1982 qu'Umberto Bossi créa la Ligue lombarde qui compta deux élus aux élections législatives de 1987. Mais ce fut aux élections de 1992 que la Ligue, devenue du Nord en février 1991, connut son premier grand succès national avec 8,8% des suffrages. Le programme est basé sur le rejet de l'État central, de la «partitocratie» qui le représente et de «Rome la voleuse» (*Roma ladrona*). Or, la Ligue explore à nouveau le passé italien et brouille les références traditionnelles de la Nation. La Rome antique est dénoncée comme impérialiste, et la référence issue de

²⁶ Le lien entre le fascisme italien et l'Antiquité romaine est un vaste sujet qui touche à bien des domaines. Nous ne pouvons l'aborder dans sa globalité dans le cadre de cet article. On peut se reporter, entre autres, à M. CAGNETTA, "Il mito di Augusto e la rivoluzione fascista", *Quaderni di storia* 3 (1976), p. 139-181; L. PERELLI, "Sul culto fascista della romanità", *Quaderni di storia* 5 (1977), p. 197-224; D. COFRANCESCO, "Appunti per un'analisi del mito romano nell'ideologia fascista", *Storia contemporanea* 11 (1980), p. 383-411; R. VISSER, "Fascist doctrine and the Cult of Romanità", *Journal of Contemporary History* 27 (1992), p. 5-21. En français, que l'on me permette de signaler P.F. ORO, "Archéologie et romanité fasciste. De la Rome des Césars à la Rome de Mussolini", in *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité*, sous la direction de S.C. AUCANAS - R.C. AZALS - P.P. AYEN, Toulouse, Privat, 2001, p. 203-217; ID., "L'autorité de l'Antiquité romaine dans le discours mussolinien", in *Les Autorités. Antiquité, construction des savoirs et identité, Actes du colloque d'Albi d'octobre 2003*, à paraître chez Jérôme Millon, en 2006; ID., "Saluto al Duce, fondatore dell'Impero: l'idée d'empire dans l'Italie fasciste", in *L'idée d'empire dans la pensée politique, historique, juridique et philosophique, Actes du colloque de Grenoble de mars 2004*, à paraître chez Vrin en 2005.

²⁷ Voir G.E. RUSCONI, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993; E.P. ACE, *La nation italienne en crise*, Paris, Bayard éditions, 1998.

l'histoire ancienne renvoie aux Celtes, habitants de la Cisalpine, ancêtre géopolitique de la Padanie dont la Ligue proclama l'indépendance symbolique, le 15 septembre 1996. Sur le plan ethnique, les idéologues de la Ligue découpent la péninsule italienne en cinq zones de populations d'origine diverse : la zone celte et celto-ligure, la vénète, l'étrusque, la latine, la grecque (la Grande Grèce de l'Antiquité). Si Rome a pu vaincre les Celtes, ce n'est pas tant par ses propres qualités que par la division des Celtes. Ceux-ci, organisés de manière clanique, auraient préfiguré un système fédéral. Gilberto Oneto, un des «historiens» officiels de la Ligue, auteur en 1997 de l'ouvrage *L'invenzione della Padania*, affirme le plus sérieusement du monde que les Celtes résistèrent à la puissance de Rome en se réfugiant dans les montagnes d'où ils descendirent à la fin de la domination romaine. Les actuels «Padans» ne doivent pas renouveler les funestes erreurs de la désunion qui profitèrent tant à l'impérialisme romain, mais s'unir autour de la Ligue du Nord afin de résister au nouveau pouvoir de Rome. Afin d'affirmer l'héritage celte, Bossi a fait adopter sur le drapeau de la Padanie un soleil des Alpes, vieux motif celte. De plus, la Ligue organise chaque année à Milan un nouvel An celtique, et le journal *La Padania* offre à ses lecteurs un horoscope celte. Logiquement, l'invasion lombarde de 568 est présentée comme la libération définitive de la tutelle romaine, un moment restaurée par la conquête byzantine de l'Italie ostrogothique²⁸. Cette relecture de l'histoire antique italienne permet à la Ligue d'analyser le *Risorgimento* comme un nouvel impérialisme de Rome. «Cette dénonciation permet alors la dénonciation d'un processus non plus d'unification mais de colonisation.»²⁹

Conclusion

Rome ne serait-elle plus dans Rome mais dans toute l'Italie? L'image de la Rome antique est sans doute un des mythes importants de l'Italie du Risorgimento et de la période post-unitaire. Sa prégnance dans le discours et les actes politiques a été importante, de l'Unité à la Seconde guerre mondiale. Après la période fasciste intervient une dévalorisation, d'autant plus nette que les deux forces politiques dominantes, la Démocratie chrétienne et le Parti communiste, avaient des pensées à vocation internationale. Dès lors, la référence à une Rome nationale ou impérialiste n'était plus à l'ordre du jour. Doit-on être surpris que le jeune État italien ait utilisé la prestigieuse référence de Rome? Le contraire eût été étonnant. Par le biais de l'école et du discours officiel, Rome devint, à des degrés divers et qu'il conviendrait de mesurer,

²⁸ Voir M. AVANZA, "Une histoire pour la Padanie. La ligue du Nord et l'usage politique du passé", *Annales E.S.C.*, avril-juin 2003, p. 85-107.

²⁹ C. CHAMPEYRACHE, *La Ligue du Nord. Un séparatisme à l'italienne. Racines et discours d'un parti politique*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 89-90.

une culture commune, parfois superficielle, de bien des Italiens. À l'image de sa géographie, «l' *Urbs* reste située à mi-chemin du Nord et du Sud», comme l'écrit Dominique Fernandez ³⁰, et est susceptible d'être un dénominateur commun culturel et politique.

Philippe FORO

*Université de Toulouse-Le Mirail
U.F.R. d'Histoire, Arts et Archéologie
5, allée Antonio Machado
F-31058 Toulouse Cedex 9
philippe.foro@wanadoo.fr*

³⁰ D. FERNANDEZ, *Le voyage d'Italie*, Paris, Perrin, collection Tempus, 2004, p. 508.